

Terina voulait de-
venir infirmière.
Elle avait 6 ans
quand elle avait
vu ces femmes en
blanc tourner au-
tour de sa grand-
mère allongée
dans son lit. Elles
s'occupaient bien
de sa grand-mère
malade. Ça n'avait
pas suffi pour la
sauver. A 10 ans,
c'avait été autour
de sa mère. Elle
avait beaucoup
observé, apprécié
leur gentillesse à
son égard et leur

Parfois, il y a des essentiels. Parfois il y a des gens, des institutions, qui veulent te maintenir dans des cases ou t'y faire rentrer. Pourtant, les essentiels sont là et t'invitent, te poussent dans une autre direction. Alors, tu réfléchis, tu te poses des questions, tu réagis. En bougeant les lignes, en te glissant dans des interstices, en inventant de nouvelles manières d'être et de faire. C'est ce que tente Christine dans son travail d'accompagnement au Cpas. Et c'est ce que relate *Doigt d'honneur* (1er récit) Sans regrets qu'elle est Christine. Même si elle se fait chopper. *Quelle fête des mères?* (2ème récit) raconte que c'est aussi dans cette direction que s'engage l'équipe pédagogique d'une école. Même s'il lui faudra argumenter. Et pour Louise, il n'y a pas d'alternatives, il faut *Maintenir le cap* (le 3ème récit). Soit qu'on tienne compte de manière essentielle des attentes des personnes handicapées aux Bougainvillées, soit qu'elle rue dans les brancards ou qu'elle se casse.

Doigt d'honneur

Christine avait attrapé le verre de Chimay puis la bouteille de Muscadet et avait rempli à ras bord. Elle s'était posée sur la chaise en plastique sur le petit balcon de l'appartement. Et comme chaque soir depuis 3 semaines maintenant, les larmes avaient coulé. Mais pour la première fois, après le dégoût, la tristesse, la colère surtout, c'était le soulagement qui prévalait... Son avocate lui avait dit que ce serait difficile, mais que ce serait un beau combat et qu'on allait gagner...

Menna voulait devenir infirmière. Elle avait 6 ans quand elle avait vu ces femmes en blanc tourner autour de sa grand-mère allongée dans son lit. Elles s'occupaient bien de sa grand-mère malade. Ça n'avait pas suffi pour la sauver. À 10 ans, ç'avait été autour de sa mère. Elle avait beaucoup observé, apprécié leur gentillesse à son égard et leur volonté de soulager la souffrance de sa maman. Mais Maman était partie, laissant la grande Menna faire de son mieux pour épauler son papa et s'occuper d'Aïcha, Ikram ses deux petites sœurs et de Messaoud, son petit frère.

Faire sa part, Menna l'avait faite. Et bien plus que ça. Mais obtenir le diplôme rêvé, ça restait son truc. C'est à cause de ça qu'elle s'est disputée avec son père qui aurait préféré qu'elle reste près de lui et des petits. Elle a quitté la maison pour entamer ses études. Le Cpas l'a aidée. Et elle a réussi sa première année. Plus qu'une réussite d'ailleurs. Parce que c'est aussi cette année-là qu'elle a rencontré Mo, qui faisait la kiné et avait un statut d'étudiant étranger. Il était beau, ses yeux sombres souriaient toujours et ses bras étaient les plus accueillants. Ils ont décidé de vivre ensemble.

Christine avait reçu Menna dans son bureau du Cpas. Elle admirait beaucoup le courage de la jeune fille qui étudiait tout en s'occupant encore de ses sœurs et de son frère. Parce qu'elle n'avait pas réellement coupé les ponts. Et malgré le froid entre elle et son père, elle avait continué à jouer son rôle de grande sœur et de fée du logis, surtout quand le papa était au boulot. La petite maison familiale restait propre et les enfants mangeaient autre chose que des surgelés. Menna ne lui avait rien dit, mais l'assistante sociale avait compris entre les lignes que parfois, elle faisait la plonge dans le resto d'un voisin pour arriver à nouer les deux bouts. Les stages et leurs horaires irréguliers empêchaient la stabilité du job, et le voisin ne la prenait qu'en dernier recours, préférant des étudiants

plus constants. Mais ces quelques euros mensuels supplémentaires lui étaient cependant bien utiles. Même si c'était bien fatiguant dans ce resto qui fermait tard la nuit.

Par contre, la nouvelle situation de la jeune femme ne faisait pas sourire l'assistante sociale. En l'écoutant, elle s'était vite rendu compte que son histoire allait modifier son statut et que ça allait devenir compliqué. Menna recevait le revenu d'intégration sociale au taux isolé. Son installation avec son amoureux allait la faire passer au taux cohabitante, soit un tout petit peu plus que 800 euros. Or, Mo, avec son statut d'étudiant étranger n'avait pas droit à l'aide du Cpas. Pour survivre il devait jobber, ce qui lui rapportait officiellement 300 euros par mois. Soit au total, pour le couple, une somme de 1100 euros. Avec un loyer pour leur petit appart' à 800 euros, c'était déjà cuit ! Et ce n'étaient pas les deux ou trois centaines d'euros grapillés en noir par l'un ou l'autre qui changeaient la donne. La situation du couple restait intenable.

Christine avait expliqué ça à la jeune femme qui s'était effondrée. Ne pas vivre avec l'homme qu'elle aimait lui semblait impossible. Mais vivre à deux avec cette somme, ça l'était tout autant !

- « C'est quoi votre solution ? C'est quoi la solution du Cpas ? » avait-elle interpellé. Christine ne voyait pas vraiment de porte de sortie. Pour le Cpas la réponse était administrativement assez simple. C'était ça, ou se mettre sur le marché du travail et quitter ses études. Les larmes coulaient sur les joues de Menna et Christine sentait sourdre sa colère.

- « Tu veux un thé ? » Qu'elle avait demandé. Menna avait reniflé un « oui ». Ça laissait quelques instants à l'AS pour se calmer et arriver avec une solution raisonnable. Elle était revenue avec les thés, avait déchiré la feuille de notes prises et avait déclaré : « Tu vis seule et tu restes au taux isolé ».

- « Mais... » avait soufflé Menna « Je veux rien savoir... On va faire comme ça... Mais t'étudies, hein ! ».

On ne sait pas comment l'info était arrivée au Cpas, mais ils étaient au courant que Menna ne vivait pas seule et que donc son statut d'isolée ne valait pas. Le chef de service l'avait interpellé. Elle avait expliqué que son intention n'était pas de frauder. D'ailleurs, elle en avait parlé à son assistante sociale qui avait décidé de ne pas modifier le dossier pour qu'elle puisse garder le même taux.

Christine avait été convoquée. On l'avait fait entrer dans la pièce et elle s'était assise face au président, au directeur et au chef de service du Cpas. Le directeur avait expliqué leur interprétation des faits et les fautes commises : l'attribution, en connaissance, d'un statut indu et la couverture d'un travail en noir. Le président avait demandé à Christine sa version et elle avait expliqué. Reconnu la manipulation mais au nom de valeurs fortes. Elle avait repris les mots du président lors de son discours d'arrivée à ce poste. « Tous ensemble, solidaires auprès des plus fragiles d'entre nous ». Elle n'avait pas manqué d'apercevoir le froncement de sourcils dudit président. Elle avait rappelé la dignité élément fondateur des Cpas puisqu'annoncée dès l'article 1 de la loi organique. Elle avait récité, elle l'avait relu la veille, que dans le code de déontologie des assistants sociaux de Cpas il était indiqué que les AS devaient veiller à satisfaire les besoins existentiels des gens et que, observateurs privilégiés des réalités sociales, ils étaient appelés à dynamiser l'évolution dans le sens de plus de justice et d'humanité. Elle avait enfin expliqué que si elle avait agi comme ça, c'était parce qu'elle estimait important, pour Menna comme pour la société, que la jeune fille puisse poursuivre ses études d'infirmière, que ce serait un vrai plus pour tous. Et que la seule solution possible pour que ça se passe comme ça, c'était l'action telle qu'elle l'avait menée.

On lui avait demandé de sortir. Ça n'avait pas duré deux minutes avant qu'on ne la fasse revenir. Le président avait pris la parole, pendant que les deux autres regardaient leurs mains sur la table. « Faute grave... faute grave... faute grave... » l'expression revenait sans cesse. « Vous comprendrez que dans ces conditions, nous ne pouvons pas vous garder parmi nous » avait-il conclu. Elle avait eu 5 minutes pour reprendre ses affaires personnelles dans le bureau et avait été éjectée du bâtiment. Sans pouvoir dire au revoir à personne. Les quelques collègues qu'elle avait croisés tentaient de regarder ailleurs. Puis un premier SMS est arrivé, suivi de quelques autres. Des SMS de soutien. Et l'invitation au spaghetti bolo. Le traditionnel spaghetti bolo des soirs de déprime. Des soirs de colère. Des soirs de révolution.

Ils étaient 6. Les 6 habituels. Le vin avait coulé, la sauce avait taché. Ils s'étaient pris dans les bras, avaient dit du mal. S'étaient raconté des souvenirs. Il y avait eu des larmes. Des rires aussi. On lui avait promis qu'on ne la lâcherait pas. Qu'on trouverait une solution. Ils s'étaient encore embrassés. On lui avait dit

d'aller voir le syndicat. Refilé le téléphone d'un avocat... Heureusement que la voiture connaissait le chemin jusqu'à son lit.

Le lendemain elle avait tenté de se remettre. Autant de son éviction que de sa soirée. Et c'est le surlendemain qu'elle avait reçu un coup de fil de son ex-collègue et amie. Annie voulait la bousculer. L'obliger à prendre des contacts.

Elle s'était rendue au syndicat. La bonne femme lui avait dit qu'elle pouvait comprendre ce qu'elle avait voulu faire, mais qu'elle pouvait aussi comprendre le Cpas. Elle avait regardé Christine avec de drôles d'yeux quand elle avait parlé éthique et déontologie. Elle ne semblait pas trop comprendre.

Un peu découragée, Christine avait retrouvé le numéro de téléphone de l'avocat. Une belle voix, l'avocat de l'autre côté. Mais pour s'entendre dire qu'il n'était hélas pas disponible. Il l'adressait cependant à une jeune collègue qui la conseillera très bien. Un peu speedée la jeune collègue au téléphone. Une voix moins convaincante, mais un rendez-vous pour le lendemain.

Elle ne voulait pas qu'elle l'appelle Maître. Son prénom c'était Esméralda, mais tout le monde la surnommait Esmé. Elle était petite, blonde et ne restait pas en place. Motivée aussi. Mais assez peu au fait des possibles dans la situation qu'elle lui présentait. Elle croyait savoir que Christine avait droit à une aide juridique de son syndicat. Pour le reste, elle lui fixait un rendez-vous la semaine suivante pour qu'elle trouve le temps de s'informer.

Toujours aussi sympa la semaine suivante. Et beaucoup mieux informée. Elle avait bossé. Elle n'était pas au bout. Mais elle avait sonné à un contact que son cabinet avait au syndicat et était assez optimiste sur le fait qu'il prenne en charge les frais liés à l'affaire. Cependant elle était encore incapable de dire s'il y avait une chance que Christine remporte le combat qu'elle engagerait avec son désormais ex-employeur.

Puis les jours avaient passé. Sans nouvelles. Elle noyait sa déprime et sa relative solitude dans le muscadet. Jusqu'au nouveau coup de fil et la nouvelle rencontre avec l'avocate. Qui se dit maintenant optimiste sur la possibilité de lancer une procédure et de gagner le procès. « Ce sera un beau combat. Difficile. Mais il en vaut la peine. C'est important ce que vous avez fait. C'est un acte de résistance ».

Quelle fête des mères?

Jonathan est dans la classe de Madame Elisa. Son petit frère Tom est chez Mme Morane et sa grande sœur Rosa chez Monsieur Christophe. La Maman des trois enfants est morte il y a deux ans, dans un accident de voiture. Chez Madame Elisa, il y a aussi Ophélie et son frère Valentin. Leur Maman est morte quand Valentin était encore un petit bébé. Dans l'école, il y a encore Sophie chez Monsieur Martin, Annie chez Madame Louise et Léon chez Madame Chloé qui n'ont plus leur Maman.

Sinon, il y a aussi Clément chez Madame Théa, Ernest chez Madame Louise et Sandro et Joseph chez Madame Amélie dont les Papas sont morts. Et Tristan qui vit chez sa tante depuis l'accident de voiture de ses parents.

Jimmy et ses sœurs Zoé et Cassandra ont deux Papas, alors que Diego à deux Mamans, tout comme Carolina et Jules.

On n'en parle pas à l'école, mais Madame Morane sait aussi que le Papa de Melvin et de Dorota est en prison.

Et puis, il y a Amadou et Clarisse qui sont arrivés d'Afrique il y a 6 ans, mais dont la Maman est toujours là-bas. Et encore Jean, Pierre et Christine qui vivent dans une maison d'accueil où leur Papa et Maman ne viennent pas les voir.

Il y a peut-être encore d'autres histoires d'enfants qu'on ne connaît pas à l'école.

Madame Elisa est mal à l'aise. C'est bientôt la fête des mères et habituellement, elle apprend une récitation aux enfants de sa classe. Mais il y a Jonathan dans sa classe. Qui n'a plus sa Maman. Ça avait déjà été tellement difficile l'année passée, avec sa grande sœur Rosa. Elle ne se sentait pas le courage d'infliger au gamin de dire les mots de cette récitation: J'ai composé pour ta fête, un tout petit compliment. Et je t'offre ce poème, pour te dire que je t'aime. Je t'aime bien fort, Maman. Elle avait retourné ses fardes, tourné les pages de ses livres, interrogé Mister Gougel, elle ne trouvait pas un seul texte qui ne serait pas un coup dans le cœur du bonhomme.

Elle en avait parlé à son collègue et confident Christophe, qui avait toujours de bonnes idées et était aussi de bon conseil. Mais Christophe était tout aussi perdu qu'elle. Et il ne voulait pas, lui non plus, refaire le coup à Rosa qui avait tellement mal vécu le poème de l'année dernière.

Ça avait été le sujet de conversation dans la cour de récré pendant qu'ils surveillaient les enfants qui couraient dans tous les sens pour se défouler. Louise est bien embêtée aussi. Ça lui semble moins grave que pour ses deux collègues, mais quand même, ça ne va pas. Comment elle va expliquer à Jimmy qui a deux Papas qu'il doit apprendre la récit' pour une Maman? Peut-être qu'elle doit lui proposer un autre poème? Ça peut être une solution. Et comment elle fera au mois de juin avec lui pour préparer la fête des pères? Le même poème qu'il connaîtrait déjà? Ça l'ennuie quand même. Parce que dire un poème pour les fêtes, c'est bien joli. Mais ce qui importe aussi pour elle, enseignante, ce sont les apprentissages. Et elle trouve compliqué de faire des différences à ce propos. C'est comme coller une étiquette sur le front du gamin.

C'est Martin qui glisse dans la conversation qu'il a entendu que dans d'autres écoles, on fête plutôt les familles et les proches. Qu'il y a un moment qui est décidé par l'école pour toutes les classes, et que les enfants font bricolages et dessins et apprennent poèmes et chansons pour débarquer là où ils vivent pour fêter celles et ceux qui sont là.

Les collègues embrayent rapidement. Cette proposition les soulage toutes et tous. Ça fera des émotions bien compliquées à gérer en moins. Et puis, c'est chouette pour leurs loulous, tous leurs loulous, de préparer une fête qui pourra convenir à chacun. Celles et ceux qui veulent fêter Maman, fêteront Maman. D'autres fêteront plutôt Papa. Quand ce sera possible, les enseignants essayeront évidemment que les deux soient fêtés. Mais si c'est deux Papas ou deux Mamans, ça ne posera pas de problème. Et si ce sont les éduc des Ecureuils, la maison d'accueil où le juge a placé Christine et ses deux frangins, et bien ça passera aussi!

Ils sont contents de leur résolution et demandent à la directrice si elle peut envoyer un petit mot pour expliquer leur décision aux parents. Un courrier signé par l'ensemble de l'équipe pédagogique.

Il n'a pas fallu longtemps. Des mails dans la boîte de l'école, des mots dans des enveloppes glissées dans le journal de classe. Et surtout des échanges sur des groupes privés sur les réseaux sociaux.

Comme à chaque fois, la directrice est sidérée par la violence des propos. Par l'égoïsme qui suinte. C'est fou quand même. Il doit bien y avoir, autour de ces parents râleurs, un cousin, un voisin ou une de leur connaissance qui a vécu une telle situation. Mais ils semblent avoir la mémoire courte. En tout cas, ça ne les dérange pas ces traitements différents et stigmatisants. Et ils flinguent à qui mieux mieux.

La directrice doit préparer une réponse. Ça pouvait être simple. Mais cela sera-il compréhensible pour des gens qui semblent ne rien vouloir entendre. Dans la proposition des instits, il est pourtant d'abord question de tolérance, de solidarité, de respect de chacun. Il n'est pas question non plus de ne rien faire. Juste de faire un tout petit peu différemment. Les papas et les mamans pour qui c'est important pourront encore être fêtés... avec de beaux cadeaux fabriqués avec les petites mains et de beaux poèmes ou chansons récités avec enthousiasme ou concentration.

Elle ressort 3 textes d'une de ses fardes. Le premier retrouvé sur le net, rappelle que la fête des mères, c'est quand même une fête tellement conservatrice, qui glorifie les mamans à la maison et soutient que telle est leur meilleure place. On est au XXIème siècle quand même. Les femmes ont tellement combattu pour qu'il n'en soit plus ainsi! Et parmi les mamans... et les papas qui rouspètent, il doit bien y en avoir qui trouvent ça important que les femmes ne soient plus considérées que si elles sont à la cuisine.

Le deuxième, c'est un petit article rédigé il y a quelques mois par le journaliste chargé des informations régionales dans la gazette. Un chouette article, bien écrit. Et qui explique que les écoles de l'entité avaient organisé des activités autour de l'inclusion, mettant en évidence l'importance de la tolérance. Il y avait eu des activités qui aidaient les enfants à comprendre ce que c'était que d'être un enfant handicapé. Il y avait eu d'autres activités qui expliquaient l'existence des différences et l'importance de ne pas coller d'étiquette sur celles et ceux qui n'étaient pas tout à fait dans la norme, de chercher à trouver des manières d'être et de faire qui permettaient à ces enfants de ne pas se sentir diminués, pointés du doigt, voire même exclus.

Il y a enfin un article sur la réforme des congés scolaires et une interview de la ministre. Elle l'a pourtant déjà bien énervée cette ministre. Mais là, elle ne peut qu'être d'accord avec elle. La réforme des congés scolaires, c'est d'abord essayer d'améliorer le bien-être des enfants, c'est davantage tenir compte de leurs rythmes de vie, c'est réfléchir aux conditions les meilleures pour qu'ils soient en bonne situation d'apprentissage. La ministre explique qu'elle comprend que ça bouscule certaines habitudes, mais que quand on est ministre, il y a des objectifs qui doivent être prioritaires. Et tant pis si quelques objectifs bousculent des habitudes.

La directrice pose son dos sur le dossier de son siège. Elle a un petit sourire. Dans ces articles, il y a tous les arguments. . .

Maintenir le cap!

Chapitre I.

« Purin ! Mais c'est qu'elle commence à me fatiguer cette boîte ! On dirait une bande de fonctionnaires tout juste bon à assumer leurs 8h et à prendre le pognon. Mais merde quoi ! Y a un projet ici ! Et on travaille avec des femmes et des hommes... qui comptent sur nous pour grandir, évoluer... pas juste pour qu'on les arrose pour qu'ils s'épanouissent dans un pot ».

Enervée qu'elle était Louise. Faut dire qu'elle ne la sentait pas depuis le début de la semaine, cette réunion d'équipe aux Bougainvillées.

Ça ronronnait de plus en plus et l'essentiel était que la journée se passe sans trop de vagues. Elle était allée relire le projet pédagogique et il était bien écrit que le centre devait « offrir aux personnes accueillies, une qualité de vie optimale et permettre à chacun de s'épanouir en individu responsable, libre et respectueux de la liberté de l'autre ».

Quand elle avait cherché du boulot dans le domaine du handicap, c'est bien parce qu'il y avait ce genre de valeurs et de projet qu'elle avait accroché à l'association. Aujourd'hui, tant les membres du conseil d'administration, que la direction et que la plupart de ses collègues bégayaient ces valeurs. Surtout quand il n'y avait pas trop de monde pour les entendre. Et pourtant, il y en avait des résidents qui avaient encore envie de progresser, de prendre davantage d'autonomie. De toutes les demandes qui pouvaient être adressées aux travailleurs du pavillon, c'était d'abord les leurs qu'il fallait entendre. Pas celles des administrateurs pas celles des parents, dont quelques-uns étaient par ailleurs administrateurs, pas celles des pouvoirs subsidiaires pas celles des éducateurs, psys ou assistants sociaux. D'accord, il pouvait parfois y avoir des attentes démesurées, peu réalistes par rapport aux moyens matériels ou en personnel, mais c'était alors à eux, les éducateurs, d'accompagner les résidents pour les aider à comprendre ce qui était possible et ce qui ne l'était pas. Mais quand c'était possible, il fallait assumer et avancer ! Et pas se cacher derrière des principes moraux désuets ou des volontés de protéger l'institution contre d'éventuels risques. Bien sûr qu'il pouvait parfois y avoir certains risques. Mais qui valaient la peine d'être courus parce qu'ils permettaient aux adultes qu'ils accompagnaient de continuer à s'accomplir dans leur vie. Et ça, c'est le projet des Bougainvillées.

Tout autre chose, c'est du mensonge. C'est à tout ça qu'elle pensait Louise pendant que le bus la ramenait chez elle, à la fin de la journée.

Elle sentait bien que Bernard et Joëlle avaient perdu la foi et qu'ils n'avaient plus envie d'accompagner des projets un peu ambitieux. Qu'ils soient individuels ou plus collectifs d'ailleurs. Elle savait que ses idées à elle étaient partagées par Marie-France, mais que sa collègue était bien trop timide pour prendre la parole et affirmer quelque chose. Surtout si elle savait qu'il y aurait de la contradiction. Elle sentait que Joachim et Eva étaient également prêts à la soutenir, mais ça faisait à peine 3 mois qu'ils étaient dans la boîte et c'était normal de leur laisser un peu de temps pour prendre leurs marques, surtout face à ces brontosaurus qu'étaient Bernard et Joëlle. En même temps, les projets des résidents, c'étaient des projets de vie, des projets de leurs vies. Et ils n'avaient pas envie de trainer des mois et des mois avant de commencer à les réaliser. Sa décision était prise : avant la fin de la semaine, elle attraperait les deux nouveaux collègues entre 4 ou 6 yeux et elle leur ferait comprendre qu'il n'était pas temps de tergiverser sur ces attentes tellement légitimes des résidents.

« Pour l'histoire de Valentin et Arthur, comme pour celle de Josepha et Victor, le directeur a été assez clair. Il dit que le conseil d'administration ne sera pas d'accord ». Joachim était soucieux du respect de la hiérarchie. Il était le seul de l'équipe à dire « Monsieur » à Serge, le directeur des Bougainvillées. Et ce que ce directeur disait avait vraiment de l'importance à ses yeux.

« Mais comment qu'il parle celui-là ? J'm'en vais te secouer un peu mon p'tit vieux » sourit intérieurement Louise.

« Serge, c'est pas l'évangile. L'évangile, c'est le projet pédagogique. C'est sur cette base là qu'il a été engagé et il a d'ailleurs participé aux dernières modifications, ce qui le met davantage encore dans l'obligation d'y être très attentif... Sinon, pourquoi on écrirait de tels trucs ? Pour faire beau ? Non ! On le fait parce que c'est dans ce sens-là qu'on doit aller ! »

« Oui, mais dans le projet pédagogique, il n'est pas question de relations de couples. Et c'est bien là le problème pour les 4 ».

« Quand on a fait le travail de modification la dernière fois, il avait été question d'intégrer des trucs par rapport aux relations affectives. Et Joachim a raison, le

conseil d'administration s'y était opposé. Ce à quoi, on avait répondu 'Ok', mais qu'il nous paraissait important d'alors y indiquer que notre travail pédagogique consistait à accompagner les résidents dans les différents choix qui pouvaient toucher les différents aspects de leurs vies. C'est Bernard qui avait trouvé la bonne formulation. Avant de devenir vieux. Je ne suis pas certaine qu'il aurait d'aussi bonnes idées aujourd'hui! Non je plaisante ! ». Un clin d'œil rassurant à Joachim tandis qu'Eva qui trouve Bernard un peu ronchon se marre.

« Et donc », reprend Louise, « si on prend la première valeur de l'institution, celle que toutes et tous, sans exception nous aimons rappeler sans cesse et qui est l'accompagnement vers plus d'autonomie. Si on ajoute à cette valeur première qu'il nous revient à nous les professionnels, d'accompagner les résidents dans les choix qui concernent toutes les dimensions de leurs vies, alors, on parle bien aussi de couple, voire de sexualité, et même potentiellement de l'envie de devenir parents ».

« Euh... devenir parents ? quand même ! Je suis pas sûr que ce soit une bonne idée ? » souffla Joachim, un peu choqué.

« Pas une bonne idée ? De qui on parle ? On a des demandes par rapport à ça ? » riposta Louise.

« Euh.. non, j'ai pas entendu » répondit Joachim.

« Bah non... y a pas de demandes. Y sont pas cons les résidents. Ils connaissent leurs compétences et leurs limites. Et donc, aujourd'hui, il n'y a pas de demande. Mais pourquoi pas un jour ? Et comment on travaillerait là-dessus ? »

« J'ai presque envie que ça arrive » s'amusa à nouveau Eva. « ça doit être passionnant de réfléchir à ça en équipe ! »

« Et avec les résidents » ajouta Louise. « Ils restent concernés en premier ». Eva opina du chef, convaincue.

Joachim soupira, un rien moins enthousiaste. « Je comprends bien. Mais ça doit être compliqué comme travail ».

« Bienvenue au pavillon des Bougainvillées » rigola Louise. « C'est chouette que tu comprennes que rien n'est simple. Mais si ça devenait simple, ça voudrait sûrement dire qu'on oublie Valentin, Arthur, Josepha ou Victor. Tant qu'on pense vraiment à eux, c'est compliqué. Mais ça reste notre taf ».

« Je comprends » assura Joachim, un rien bluffé par l'enthousiasme communicatif et convaincant de sa collègue.

« Bon, c'est pas tout ça, mais un bébé aux Bougainvillées, c'est pas pour tout de suite. Par contre, la demande de nos 4 cocos, elle est là et il faut qu'on avance là-dessus. Il faut absolument qu'on convainque les collègues. Z'êtes d'accord avec moi ? »

Eva acquiesça avec enthousiasme. Joachim avec plus de mesure, mais ça lui semblait tellement logique que c'était dans cette direction qu'il fallait aller. C'était tellement important ce que disait Louise.

Eva avait envie de prendre sa part. « À la prochaine réunion, c'est toi Louise qui revient avec tes arguments. Joachim et moi, on prend concrètement les choses en main par la suite... »

« Euh... ça veut dire quoi s'inquiéta Joachim ». « Je suis sûrement d'accord, mais je voudrais en être certain ».

« C'est nous qui prenons en charge les déménagements et aménagements. On s'arrange avec l'économiste pour trouver le lit double à installer dans la chambre de Valentin et Arthur. On discute avec eux sur les différents aménagements essentiels pour lesquels ils pourraient avoir besoin d'un coup de main. On voit avec Sylvain où on peut ranger le matériel qui n'est plus nécessaire. Tant qu'il est question de lit double, on voit avec Josepha et Victor s'ils en veulent aussi et on organise aussi le déménagement. J'ai l'impression qu'il vaudra mieux amener Victor chez Josepha, sa chambre est plus grande ».

La réunion se passe globalement comme Eva l'avait imaginé. Les arguments de Louise convainquent, même si pour la forme, Joëlle et Bernard tentent la contre-argumentation. Ils essaient surtout de se débiter de l'une ou l'autre tâche qui pourraient s'ajouter au travail des éducateurs du fait de cette organisation

nouvelle. Mais Louise a répondu à toutes les questions et à toutes les tentatives d'abandonner l'une ou l'autre dimension des projets. « Tu peux avoir toutes les oppositions que tu veux » qu'elle envoie à Bernard, « mais trouve-moi un argument qui me démontrerait que toi, tu peux jouer au lit avec tes copines et tes copains et que Josepha et Victor ou Valentin et Arthur eux, ne le pourraient pas ! ».

« la vie en institution » avait répondu du tac au tac son collègue.

« Je te rappelle encore une fois les valeurs fondamentales de cette institution, inscrites dans le marbre et à la construction desquelles tu as brillamment contribué ».

« Oui, mais il n'y est pas question de coucheries » !

« Je te rappelle encore une fois les valeurs fondamentales de cette institution, inscrites dans le marbre et à la construction desquelles tu as brillamment contribué » ?

« Bon, okay, ça va... N'empêche, malgré mon expérience, je ne me sens pas formé à ça... »

« Je conçois, cher collègue, je conçois » avait répondu Louise. « Mais je suis convaincue que Serge ne verra aucun inconvénient à ce qu'on adapte nos plans formations à cette nouvelle réalité qui pourrait parfois nous questionner ».

Marie-France approuvait sans réserve, même si ça restait discret. Joëlle et Bernard acceptaient cette évolution qui correspondait finalement, pour eux aussi, à une certaine logique. Et si, d'un certain côté, ils appréciaient le ronronnement, il leur restait malgré tout, suffisamment de flamme pour apprécier l'innovation. Surtout quand elle était si bien vendue par Louise. Et plus encore, parce qu'elle était soutenue par les deux jeunots qui leur rappelaient fort à propos, ce que pouvaient être les Bougainvillées.

Seul Serge restait mal à l'aise. Parce qu'il lui faudrait convaincre les administrateurs. Il se rendait bien compte qu'avec une équipe aussi décidée, il était trop tard pour le compromis. Mal à l'aise, mais content de son équipe.

« Voilà une réunion rondement menée et des décisions importantes qui engagent notre association vers le progrès et vers davantage de qualité de vie pour les résidents ».

Les collègues acquiesçaient, amusés par l'emphase qu'aimait mettre le directeur quand des choses importantes avaient été décidées.

Chapitre 2.

« On peut passer à l'organisation des horaires pour les prochaines vacances ? Je vais sans doute avoir besoin d'engager des étudiants et j'aimerais avoir assez rapidement une vision de ce qui sera nécessaire ».

« Euh... oui... mais non... » répliqua Louise. « Tant qu'on est à prendre des décisions bien étayées pédagogiquement, je voudrais qu'on revienne sur la demande de Solange ».

« Ah non ! ça non ! On est tous d'accord pour dire que sa demande n'est pas sans risque et pour ma part j'estime que, le risque pour elle, comme pour nous, est trop élevé. Ça ne vaut même pas la peine d'en parler ».

« Je te rappelle une fois encore les valeurs fondamentales... »

« Oh ! bon, ça suffit. Faut pas tout mélanger. On sait que pour Solange, ça va nous amener des emmerdes ».

Joachim lève son doigt pour prendre la parole. Ça détend un peu l'atmosphère. « Hé gamin, t'es plus à l'école ».

Joachim rougit, mais ne se démonte pas et réplique : « Si je ne fonctionne pas comme ça, y a que les grandes gueules qui prendront la parole ».

On rit et Bernard lui tape sur l'épaule : « T'as sans doute raison. On devrait faire des efforts. C'est quoi que t'as à dire ? »

« J'ai pas grand-chose à dire, sauf que je suis pas vraiment au courant de la demande de Solange. Quelqu'un pourrait m'expliquer ? ».

Nouveaux sourires. Mais il a raison le gamin.

« Bin, Solange elle voudrait aller toute seule en bus à Mourmelon le Dodu alors qu'elle n'en est pas capable » balance Bernard en guise d'explication.

« C'est un peu court » précise Louise. « Ce qui se passe, c'est que Solange aime beaucoup sa grand-mère qui reste sa seule famille. Jusqu'à l'année dernière, une fois tous les deux mois, on conduisait Solange avec la camionnette pour une visite d'une heure chez sa Mamy. Et l'autre mois, c'était la Mamy qui venait passer l'après-midi aux Bougainvillées. Mais Mamy va moins bien et n'est plus capable de prendre le bus. Solange aimerait la voir plus souvent, d'autant plus qu'elle s'inquiète pour sa grand-mère qui vieillit. Ce n'est donc pas du tout une lubie de Solange, mais un vrai projet, plein de sens et qui colle tout à fait avec notre projet pédagogique ».

« Oui, comme ça, ça a l'air convaincant » admet Bernard. « Sauf que Solange, depuis qu'elle est ici nous en a fait voir de toutes les couleurs, parce qu'elle est une véritable tête en l'air. Je suis sûr qu'elle va se perdre. Et Joëlle et Marie-France sont d'accord avec moi. Et je suis sûr que Serge aussi. Parce que, si elle se perd, les emmerdements, ça sera pour sa pomme ». Joëlle approuve d'un vigoureux hochement de tête. Marie-France et Serge gardent le silence. Éva participe au débat. « Moi, je soutiens la demande de Solange. Je ne sais pas comment on doit y répondre, surtout si elle est aussi tête en l'air que le dit Bernard, mais je trouve sa demande touchante, ce qui, je le sais, n'est pas suffisant, mais surtout sensée et construite. Je trouve qu'on doit l'aider et lui donner une réponse qui puisse la satisfaire ».

Joachim hoche la tête, d'accord avec sa jeune collègue. « On peut peut-être se le faire progressif. Si j'accompagne Solange la première fois, que je lui explique les choses, puis que la deuxième fois, je lui demande de me guider, peut-être qu'elle aura compris ? »

« Avec la majorité des résidents, c'est la solution. Avec Solange, ça ne marche pas ! » tranche Bernard.

Louise sent la nervosité qui monte : « Quand t'as appris à rouler à vélo, tu t'es pas planté plusieurs fois ? Ton père t'a pourtant encouragé à remonter et à re-

tenter le coup... On doit faire la même chose pour Solange... Ou alors, changer le texte de notre projet pédagogique. Je ne supporte pas le mensonge ! »
« Notre projet est bon... mais il peut y avoir parfois des exceptions ! »
« Ça veut donc dire que parfois, on peut mentir ! Drôles de valeurs ! ».

Serge qui sent que la réunion dérape, tente son rôle de directeur-médiateur : « Je sens qu'on va pas se mettre d'accord. Et si on écoutait la jeunesse ? La proposition de Joachim me paraît pas mal. On tente le coup de l'accompagnement dans un premier temps et puis, on prendra ou pas le risque... mais ce sera mieux calculé ».

« C'est toi qui assumes » lâche Bernard, assez dépité de ne pas être suivi.

Louise se contente d'un sourire intérieur: Une première manche de gagnée... Mais ce n'est que la première manche. Elle sait que Bernard n'a pas tout à fait tort, que Solange est aussi tête en l'air que son collègue le prétend, et que dérapage il y aura probablement. Mais c'est un dérapage et une prise de risque qu'on doit assumer aux Bougainvillées si on veut que les gens avec lesquels on travaille grandissent en autonomie. Et à ça, elle trouve qu'il n'y a pas d'alternative. Se planter une fois, deux fois, trois fois, fait partie du travail d'accompagnement. S'il y a progrès, la boîte a gagné... Et surtout les gens ont une vie qui leur correspond mieux...

Joachim prend le temps de bien expliquer la démarche progressive à Solange. Et il insiste beaucoup sur sa collaboration pour la réussite de leur projet. Solange aime prendre des responsabilités. Il semble que Joachim l'aie prise par le bon bout.

Les deux premiers voyages entre Vivejoie-la Grande et Mourmelon-le dodu se passent comme prévu. Joachim est très professionnel et prend bien le temps de la discussion avec Solange pour s'assurer qu'elle comprenne tout. Il lui montre des repères pour qu'elle localise bien les arrêts où elle devra descendre. Ce qu'il rapporte en réunion devrait rassurer ses collègues. Bon, Bernard continue à faire montre de scepticisme. Mais il a une caboche plus dure que le bois ! Il est donc décidé que le prochain voyage, Solange le fera seule.

Il est 2 heures du matin quand le GSM de Serge sonne sur sa table de nuit et le réveille. C'est d'une voix pâteuse qu'il prononce un « allo » vaseux. C'est la police de Marcilly la Nonne. Ils ont retrouvé une dame qui dormait sur le banc d'un parc de la petite ville. Elle s'appelle Solange et vit aux Bougainvillées à Vivejoie-la Grande leur a-t-elle expliqué. Comme il n'y avait pas de réponse aux Bougainvillées, ils ont trouvé le numéro du directeur.

Serge est maintenant complètement réveillé quoiqu'un peu désorienté. Il promet d'arriver au poste le plus rapidement possible. Il explique en deux mots à sa compagne et embarque dans la voiture pour une petite demi-heure de route... C'est Bernard qui avait raison... Mais que faisait Solange à Marcilly la Nonne ? Pendant qu'il roule ses neurones se remettent peu à peu en place. Sans doute, sur le chemin du retour, après avoir vu sa Mamy, Solange a-t-elle oublié l'arrêt de Vivejoie-la Grande et qu'elle s'est ainsi retrouvée au terminus où le chauffeur lui a probablement demandé de descendre. Serge imagine bien Solange déambuler dans les rues, sans trop d'inquiétude et trouver ce petit banc pour dormir...

Quand il arrive au commissariat, si l'accueil de Solange est aussi chaleureux que la tasse de chocolat qui lui a été offerte, celui des policiers l'est beaucoup moins. Ils lui parlent de manque de conscience professionnelle, d'attitude irresponsable et promettent que ça ne restera pas sans suite... Serge bredouille des excuses et s'enfuit en emmenant Solange qui reste la plus sereine. Elle a passé une bonne journée. Le directeur la dépose aux Bougainvillées, essaie de comprendre pourquoi l'éducateur de nuit n'a pas décroché le téléphone, comprend une fois de plus que celui de l'accueil a été mal raccroché, se dit qu'il faudra trouver une solution pour ce problème récurrent et retourne se coucher. Mais il ne se rendormira pas.

L'ambiance le lendemain est assez glaciale... même si Bernard jubile. Et la réunion d'équipe du surlendemain est assez tendue. Il est évidemment question de supprimer à Solange cette possibilité de balade seule. Mais Louise se bat. Et les deux jeunes la suivent.

« Y a pas eu mort d'homme ! Elle va comment Solange ? Elle est contente de sa journée ! Serge n'a pas bien dormi ? Ça nous est tous déjà arrivé de devoir réagir pendant la nuit suite à un problème... Même parfois à un problème qui se passait dans les pavillons. Quand Albert est tombé par la fenêtre de sa

chambre, on a muré toutes les fenêtres ? Bin non... Et quand Camille a failli se noyer dans sa baignoire, on a décidé de supprimer les portes des salles de bain pour mieux les surveiller ? Bin non... On a estimé à chaque fois qu'il y avait des droits plus importants que la sécurité des résidents et que notre quiétude à nous. Bien sûr que la sécurité était importante... mais pas au prix de la suppression de tous les autres droits bordel ».

Eva buvait les paroles de sa collègue. Qu'est-ce qu'elle aimerait dire les choses aussi bien qu'elle. Joachim se taisait se sentant un peu coupable puisque c'est lui qui avait guidé Solange. Bernard ne disait rien non plus, mais son sourire satisfait signifiait suffisamment. Quant à Serge, il rappela que la police comptait bien réagir et qu'il faudrait en tenir compte.

« C'est ça... c'est la police qui va nous dicter notre projet pédagogique » s'emporta Louise. « Tu me déçois là, Serge ».

« C'est pas toi qui était au commissariat à 3h du mat' et qui s'est fait engueuler » rétorqua le directeur.

« J'avais de quoi leur répondre » souffla l'éducatrice. « Si c'est ça qui nous bloque, je pense qu'il sera temps que je réfléchisse à mon avenir ici ».

« Arrête avec ton chantage... il n'est pas question de ça » s'emporta Bernard. « Bien sûr que si, il est question de ça ! Je viens pas ici pour pointer et gagner seulement mon steak. Il me plaît mon boulot... à condition d'être en correspondance à mes valeurs. Et mes valeurs, elles ont été suffisamment en accord avec celles des Bougainvillées... jusqu'à présent ! »

La réunion se termina sans qu'une décision soit prise et dans une ambiance froide. Joachim et Eva n'avaient pas encore connu ça, dans une association qu'ils trouvaient au contraire plutôt chaleureuse.

C'est Solange qui, en toute innocence, vint mettre les pieds dans le plat la semaine suivante en demandant à Bernard si elle pouvait avoir un ticket de bus pour aller voir sa Mamy le lendemain. Décontenancé, Bernard ne lui a pas dit non. Joachim lui a donné le ticket le lendemain matin. Il a bien insisté sur l'attention qu'elle devait accorder aux arrêts et qu'elle ne devait pas hésiter à demander au chauffeur si elle se sentait un peu perdue.

Chapitre 3.

C'était il y a 12 ans. Les cheveux de Louise ont blanchi. Les premiers cheveux gris apparaissent aussi sur la tête de Joachim. Et de petites rides au coin des yeux d'Eva. Bernard est parti à la pension. Et Serge a quitté l'institution pour d'autres fonctions dans l'administration. Ils ont pris la camionnette pour accompagner Solange à l'enterrement de Mamy. Pendant ces douze années, Solange a été la plus régulière dans les visites à la vieille dame. Elle lui a été bien utile, lui a fait ses courses et lui a tenu compagnie. Elle ne s'est plus jamais perdue. Et les chauffeurs et chauffeuses de bus sont devenus ses amis.

Valentin et Arthur dorment toujours dans le même lit. Par contre, après l'avoir essayé, Josepha a préféré retrouver son lit toute seule. Victor lui volait ses couvertures disait-elle. On en a beaucoup ri aux Bougainvillées. Par contre, ils dorment toujours dans la même chambre... et prennent leur douche ensemble !

Cet article en ligne est édité par Travailler le social asbl

ont collaboré à cet article

Marc Chambeau

rédaction et administration

2 rue Taravisée - 5031 Grand-Leez - Belgique | travailler-le-social .be

éditeur responsable

Marc Chambeau, Marina Cox, Brigitte Delforge, Bénédicte Legrand, Bénédicte Roy et Dominique Simon

secrétariat de rédaction

Xavier Briké, Marc Chambeau, Isabelle Lacourt, Bénédicte Legrand, Anne Rakovsky

conception et réalisation graphique

Marina Cox et Dominique Simon

© Travailler le social asbl, 2025

Bien sûr, qu'il y a
parfois l'une ou
autre prise de
risque. Mais c'est
ça la vie. Y a pas
de raison que les
résidents soient
privés de cer-
tains droits pour
des principes mo-
raux dépassés ou
pour le confort
de quelques-
uns. D'ailleurs, si
on regarde dans
l'œil des plus ava-
chis, reste quand
même la lueur.
C'est qu'il compte
encore le pro-